Essai

Dans le patio universitaire des lieux communs

ou

Deux ou trois banalités à l'adresse des étudiants et de quelques autres relatives à leurs conditions comme aux divers temps d'une quotidienneté enclose qui les concerne de plus ou moins près mais toujours invariablement considérée à la hauteur des quelques antiennes particulières dont cette quotidienneté est pleine : le politique l'amour le travail la fête les loisirs la famille l'amitié la révolte les média l'ordre la communication et tout ce que nous voudrons...

Cellule H1N1

La colonisation des divers secteurs de la pratique sociale
ne fait que trouver dans le monde étudiant son expression la plus criante.
Le transfert sur les étudiants de toute la mauvaise conscience sociale
masque la misère et la servitude de tous.

De la misère en milieu étudiant, Mustapha Khayati

Je vis plusieurs troupeaux d'âmes nues qui pleuraient toutes
misérablement et semblaient soumises à diverses lois.

L'Enfer, Dante Alighieri

Préambule

1 - La subtilité stratégique des « démocraties » occidentales actuelles consiste essentiellement en ceci qu'elles ont obtenu de toutes les résistances qui se présentent à elles qu'elles soient aussi en même temps l'expression d'une pleine approbation de la domination. **C'est pourquoi à chaque fois et en quelque endroit que s'affirme la volonté d'être libéré d'une soumission particulière, on ne rencontre guère plus que l'exigence d'être soumis à l'ensemble**.

2 - Les exemples abondent, dans l'histoire de ces quarante dernières années, de ces « résistances » qui ont accepté tous les renoncements, pensant bien par là bénéficier des quelques miettes que leur laisse l'empire.

3 - Des combats catégoriels féministes ou homosexuels – qui avaient encore quelque grandeur dans les années 70 – aux manifestations contre le CPE, tout aura été, en dernier lieu, l'affirmation pure d'une adhésion redoublée au capitalisme et à son corollaire policier : l'État.

4 - Que par ailleurs l'étudiant soit presque toujours en première ligne au moment qu'il s'agit de contester un détail pour mieux renoncer à tout ne doit plus étonner personne. Sa croyance imbécile en un lendemain où le système saura lui donner une position sociale digne de l'enseignement qu'il a reçu, et dont il ignore perpétuellement l'objet, lui commande aussi religieusement de consentir à toutes les humiliations que lui inflige le dispositif étatico-marchand.

5 - Mais c'est que l'étudiant ne voudrait pas manquer sa chance *d'en être*.

6 - Son *écœurement* face à l'ineptie du capitalisme cesse là où commence l'espoir d'y obtenir bientôt un poste, où il pense de bon droit pouvoir jouir du plein emploi de son incompétence.

7 - On comprend dès lors assez pourquoi quand justement il conteste l'introduction du Contrat Première Embauche et ses deux années de mise à l'épreuve dans le droit du travail, **c'est encore seulement pour affirmer sa servitude, dans la revendication qu'il affiche sans honte de son droit au CDI.**

8 - Une telle revendication, en dernière analyse, est l'aveu prononcé de son « désir » d'être un esclave à durée indéterminée.

9 - De même lorsqu'il s'oppose à « l'autonomie des universités »: **s'il a bien observé qu'en guise d'*autonomie* la domination lui offrait en réalité de soumettre absolument ses facultés au marché, du moins ne va-t-il pas jusqu'à exiger une autonomie réelle**. Non. Il préfère se targuer d'une modération raisonnable, modération qu'il ne cesse de considérer avec suffisance en tant qu'elle serait selon lui l'intelligence dernière, hors de laquelle nul salut ne serait plus possible. Et il va voter.

10 - Sa foi, c'est son ignorance ; et d'abord l'ignorance de ceci qu'il ne sert à rien de désavouer un assujettissement pour s'abonner à un autre – d'autant plus quand cet autre est celui-là même qui avait d'abord voulu le soumettre au marché, dont il est à la fois l'instrument policier et la contraction mafieuse centralisée qui légifère unilatéralement sur sa propre légalité et sur celle des autres mafias capitalistes.

11 - En sorte que, et sans négliger qu'il peut s'offrir d'être plus « laxiste » qu'une entreprise quelconque, continuer d'exiger que les universités dépendent pour l'essentiel de l'État, c'est encore contester un détail pour confirmer son assujettissement volontaire à l'ensemble.

12 - **Le système général de l'enseignement n'est rien plus que l'enseignement général du système**, où le fétichisme pour les

détails métastasiques de ses dysfonctionnements partiels vient régulièrement cacher l'immensité globale de son horrible réussite.

13 - Icelle réussite trouve sa juste représentation dans la réelle innocuité des grèves estudiantines – et des autres.

FINANCÉE PAR LE PATRONAT,
L'UNIVERSITÉ DEVIENT ENFIN AUTONOME !
NOTRE LIBERTÉ D'ÉTUDIER AUGMENTE...
L'INNOCENCE DE LA JEUNESSE NE CESSE DÉCIDÉMENT PAS DE M'ÉMOUVOIR...
ELLE NOMME AUTONOMIE SA SERVITUDE, ET LIBERTÉ CE QUI A TOUT DE LA PLUS SORDIDE SERVILITÉ.
QUE PENSENT LES SOCIALISTES DE CETTE RÉFORME ?
C'EST UNE MESURE EUROPÉNNE, QUI ETAIT DONC AUSSI DANS LEUR PROGRAMME. MAIS ETANT DANS L'OPPOSITION, ILS VONT FAIRE MINE DE S'Y OPPOSER.
NOTRE ORGANISATION A ENCORE DE BEAUX JOURS DEVANT ELLE.
LA NUIT
BLOCAGE
CHANTAGE

I

Parmi les diverses catégories spectaculaires magiquement spécifiées par la « civilisation marchande », celle de l'étudiant d'emblée se présente comme étant parmi les plus misérables. Outre qu'aucune autre ou presque jusqu'ici n'a onques pu tant consentir qu'elle à supporter toutes les subordinations et humiliations quotidiennes qu'une domination peu délicate lui inflige toujours sans délicatesse, la caste estudiantine connaît aujourd'hui une infortune telle qu'aucun vieillard, même analphabète, ne songe encore à regretter de n'y jamais être entré.

Depuis le *De la misère...* situationniste, qui décrivait il y a déjà plus de quarante ans - et déjà dans une langue irréconciliable avec la domination – l'immense nullité de la condition étudiante, celle-ci n'a jamais cessé de se dégrader et de s'avilir au point d'en avoir aujourd'hui perdu la dernière assise qui, du moins aux yeux de l'Etat, « justifiait » son existence : l'enseignement de quelques vérités partielles. Ces quelques ruines de vérités offraient encore en effet à l'étudiant de trouver un emploi, si méprisable fût-il, au cœur d'une civilisation si parfaitement méprisable ; laquelle civilisation l'étudiant ne s'était employé à mépriser, dans le meilleur des cas, qu'au cours du bref laps de temps de sa vie d'étudiant, et sans jamais trop savoir pourquoi. **Mais c'est qu'aussi sûrement que l'étudiant rêve toujours *d'en être* après coup, il rêve toujours aussi d'être absolument dans le coup.** Or il s'agit bel et bien là des deux faces d'une même pièce de monnaie : pour l'étudiant, comme le lui a dit son professeur ou la domination, la jeunesse est (A) le moment de la contestation - par quoi il entend son apprentissage politique -, le deuxième age (B) celui de la citoyenneté du travail et de la famille, et le troisième age (C) le moment où il devra admettre de se retirer d'une vie qui pourtant n'était déjà pas là.

A - L'étonnant, ici, est que l'étudiant actuel ne se soit pas encore tout à fait aperçu de la disparition du politique, du moins de son absence achevée partout où précisément il croit en

deviner la présence : dans les partis, les associations dites citoyennes, les syndicats, les ONG, l'anti-chômage, les médias, les « résistances » partielles, l'anti-racisme et l'anti-fascisme[1] et j'en passe.

La politique est reniement du politique, renoncement au politique, et n'est jamais rien d'autre. Il y aura toujours plus de matérialité politique dans l'acte de caillasser une vitrine de supermarché qu'au cours d'une élection quelconque. Toutes les organisations spectaculaires, qu'elles se disent partis politiques ou non gouvernementales, sont d'abord des organes de *l'Empire* que rien ne distingue les uns des autres, sinon les noms qu'ils se donnent. Une association comme ATTAC, par exemple, sous couvert d'établir une critique radicale, disons du capitalisme, ne se voue en réalité qu'à chercher des « solutions » pour sauver l'Empire. Là où ça tremble, où ça se fissure, il y aura toujours une vieille tête de cadavre pour vouloir panser les plaies avec une taxe Tobin des bois. On sent bien l'odeur du cancer dans tous les hémicycles associatifs comme dans ceux plus officieux des parlements. **Ceux qui s'opposent au monde global en revendiquant une alter-globalisation sont évidemment dans une position identique à celle de leurs soit-disant ennemis.** Que certains parmi eux ignorent l'aporie où les laisse l'absurdité d'une telle position leur donne seulement cet accent de sincérité indispensable à faire avaler le mensonge global dont ils deviennent du même coup les promoteurs malheureux. Il suffit de constater, entre autres choses, combien ce type d'organisations parle un langage en tout analogue à celui de n'importe quels ministères de l'Empire – par exemple en appelant *paix* la *guerre* qu'elles mènent réellement contre nous – , pour saisir à quel point elles ne sont qu'une partie du dispositif impérial, et un reflet en trompe l'œil de la domination.

Or, quoique l'étudiant se flatte encore assez souvent d'avoir lu *Orwell* et son *1984*[2], il n'en continue pas moins de n'y rien comprendre, et de courir de partis en partis, d'associations en associations et, pour finir, du néant au néant[3]. Ainsi qu'on le lui demande toujours plus instamment du MEDEF jusqu'au plus insipide magasine féminin, l'étudiant rebondit donc sans cesse.

***Rebondir ou mourir* est, il est vrai, le dernier leitmotiv d'un monde en décomposition qui n'a pas trouvé comment mieux**

faire oublier qu'en réalité *rebondir et mourir* y était la dernière forme « d'existence » possible. *Rebondir*, cela veut dire *n'être traversé par rien et ne rien traverser*, ou encore, *se cogner comme une boule de flipper sur toutes les parois normatives du biopouvoir et les mensonges transparents du Spectacle*. Rebondir en bref, c'est manquer d'air ; **la pierre politique ne rebondit pas, elle traverse la vitrine glacée du dispositif pour aérer l'espace.** Le feu lui-même, ici, en stoppant la marche des usines à gaz, est une aération : en quoi l'évidence apparaît de ceci qu'une grande part de la jeunesse dite de banlieues ignore moins les moyens à engager dans la lutte que la plupart des étudiants. *La juste requête doit être suivie par l'acte sans discours*.[4]

Aucune gauche officielle même officiellement décomplexée ne peut être une « alternative » à la droite, qu'icelle droite se prétende à son tour décomplexée ou non. L'objet du pouvoir est toujours uniquement le maintien de l'ordre, l'entretien de la norme et l'épuisement des puissances de vie qui « l'entourent ». Toutes puissances de vie non encore exténuées représentant nécessairement une menace pour le pouvoir, et en particulier pour le *biopouvoir* qui en est le paradigme achevé. **Car la logique de la puissance, c'est l'autonomie, qui n'est pas sans communes mesures.**

La commune mesure primordiale de l'autonomie, c'est l'amitié, où « l'économie » du don prend toute sa place.

Du NPA à Badiou en passant par José Bové, toutes les « néo-gauches » aux bras desquelles souvent l'étudiant se jette ont encore tout du mensonge ou des échecs des anciennes ; elles en sont seulement les dépouilles malheureuses, qui ne parviennent plus guère à faire illusion que par un effet de manche peu original, où ce qui réellement perdure comme infamie trotskyste aura avantageusement changé de nom, ce qui continue comme terreur maoïste se dira philosophe, et ce qui est citoyen mondialiste ne manquera pas de présenter fallacieusement son passé de soixante-huitard quasi situationniste. En tout ceci, on reconnaîtra aisément les vieilles ruses du Spectacle où ces fripouilles n'en finissent plus d'agiter leurs cadavres, principalement sous l'effet du manche planté dans leurs nerfs par la domination.

Quant à l'écologisme - cette « idéologie » environnementaliste dont l'étudiant se révèle fort souvent être un fervent sympathisant -,

s'il se présente continument en tant que LA solution à tous les maux provoqués par l'industrie impériale, c'est encore toutefois strictement pour prolonger l'existence de celle-ci. **Le « concept » de *développement durable* ne signifie d'ailleurs rien d'autre ; il s'agit bien toujours au moins de rendre un peu plus durable le « développement » de la catastrophe en cours.** Mais voilà, la catastrophe a déjà eu lieu, absolument – c'est d'ailleurs pourquoi tout ce qui nous entoure survit seulement comme *environnement*.

L'environnement, c'est cet *autour-de-nous* qui nous est devenu si « étranger » qu'il se nomme *environnement.* Il est « l'espace » duquel toutes les situations se sont retirées, « l'espace » où *rebondir et mourir* est la dernière « expérience » qui nous est autorisée. En sorte que **l'environnement n'est pas ce que nous avons à sauver, mais ce qu'il nous faut impérieusement détruire.** Ce qui revient à dire ceci qu'à chaque fois qu'un écologiste nous parle, par exemple, du remplacement nécessaire des véhicules à essence par d'autres à moteurs électriques, mille voitures devront brûler. L'essentiel de la pollution n'est pas dans l'échappement d'un gaz, mais dans le dispositif même de l'automobilisation[5]. **Et nul n'a jamais guéri d'une maladie en ne s'attaquant qu'à ses**

symptômes.

L'écologiste est l'un des symptômes de la catastrophe qui vise à la rendre durable. Et sans doute l'étudiant actuel, né dans cette catastrophe dont il ne saisit ni les enjeux ni les contours, sinon très partiellement, préfère-t-il s'en tenir à la « sécurité » que manque assez rarement d'inspirer le sein maternel.

B - Quand l'étudiant par contre a bien constaté la disparition du travail, en particulier qualifié, et la probabilité inlassablement grandissante d'avoir à continuer sa « vie » dans une précarité d'ANPE, **ce n'est encore que pour mieux revendiquer de l'esclavage à plein temps, afin au moins de pouvoir consommer plus de cela même qui l'asservit tant : la marchandise.** Hormis *l'adolescent*[6], en effet, qui plus que l'étudiant se révèle toujours fort prompt à consommer les diverses babioles dites culturelles qu'une industrie marchande peu reconnaissante met chaque jour à sa disposition. De par la hauteur intellectuelle dont il sait devoir faire preuve, l'étudiant se flatte évidemment de ne pas aimer les produits formatés par les nécessités marchandes, et il court quêter à la fnac les dernières nullités de *Bénabar* - ou de *Green Day*.

On déniche, bien sûr, parmi les étudiants, un nombre grandissant d'iceux qui ont le réel mérite de télécharger illégalement sur internet ces denrées numériques. **L'escamotage à la « toile » a maintenant remplacé le vol à l'étalage, mais comme simulacre, puisqu'il est patent qu'il s'agit là seulement du dernier moyen qu'a trouvé *l'Empire* pour élargir infiniment la diffusion de ses images et de ses bruits « socialement » nocifs.** Nul ne doit plus être épargné par le *Spectacle*, surtout pas les plus « pauvres ».

Numériquement, le vol fraternise avec la gratuité ; or la gratuité est l'un des dispositifs utilisé par *l'Empire* pour accroître le mensonge marchand. La gratuité n'abolit pas la valeur d'échange, elle la confirme au contraire, non pas négativement, mais comme reflet. **Le gratuit n'est jamais donné**, en quoi il maintient l'abstraite équivalence des « choses » entre elles[7].

Aussi bien, dans la plupart des cas, c'est son manque d'argent uniquement qui conduit l'étudiant à télécharger illégalement les pauvres divertissements culturels que *l'Empire* a produit pour lui.

Aucune théorie ne serait-ce que partiellement subversive ne l'y a généralement poussé. L'étudiant veut consommer, rien d'autre, et la maigreur de ses moyens l'oblige à tomber pour cela dans une fausse délinquance que seule sa fausse conscience peut lui faire prendre pour vraie. **Une telle délinquance** (même authentiquement et consciemment vécue) **n'est de toutes façons, au mieux, qu'une maigre solution individuelle**[8]**.**

Bien entendu, celles et ceux qui, chez les étudiants, affectent d'embrasser cette voie pour ne pas avoir à se soumettre à l'enfer du travail s'y engagent parfois fort « sincèrement », cependant ils doivent aussi bientôt découvrir combien cet engagement les condamne à survivre en fantômes égarés dans le désert databasique du cyberespace. Sans travail ni famille ni patrie, dans le meilleur des cas, oui, mais sans vie.

Pour tous les autres, l'entière misère d'un emploi à mi-temps où leur jeunesse meurt à temps plein. Persuadés qu'un salaire les rend autonome quand celui-ci ne leur offre pas même de pouvoir se passer de leurs parents, ils se vautrent avec une fierté non feinte dans la fange de cette ultime servitude volontaire : *comme les vagues au-dessus de Charybde se brisent contre les vagues qu'elles rencontrent, ainsi faut-il qu'ici les morts dansent la gigue*[9].

Lorsqu'ensuite il arrive à l'étudiant de se réjouir d'une certaine décomposition de la famille, si assuré qu'il est par là du « progressisme » de son positionnement et de la liberté de ses mœurs, c'est uniquement de n'avoir rien saisi de la réalité d'une telle décomposition, icelle ne nous voue jamais réellement à la communauté mais tout au contraire à la multiplication métastasique des cellules familiales « bourgeoises ». **La décomposition de la famille est le dispositif grâce auquel elle occupe tout le territoire. Autrement dit, sa déterritorialisation est le moyen même qui lui a offert de coloniser tout l'espace au point d'en faire un territoire familiale absolument.** Qui plus est, l'appauvrissement « financier » de la jeunesse suffirait à lui seul à la rendre toujours plus lourdement dépendante de la cellule familiale, dont elle ne peut guère parvenir à se détacher maintenant que par des fraternités amicales elles-mêmes toujours plus improbables et « virtuelles » – et l'étudiant met son âme à nu... sur facebook.

Le résultat de ce dispositif « néo-familial » est une infantilisation générale à laquelle l'étudiant n'échappe généralement pas – c'est pourquoi lui-même préfère à présent de se signaler comme élève plutôt que de se désigner comme étudiant. Hors de l'université *l'infantilisé* se nomme *citoyen*, ou *clone*. Dans l'enceinte universitaire il se nomme en effet *élève*, ou *clone*. **L'élève n'étudie pas ; il obéit aux ordres du professeur**[10]**,** lequel professeur veut faire de lui comme on dit un *citoyen à part entière*. Tout citoyen est un élève de *l'Empire*.

Cette métamorphose anthropologique est très régulièrement célébrée par les médias, comme *culte de la jeunesse*, où l'infantilisation prend l'apparence trompeuse d'une vie débordante qui dissimule publicitairement combien en réalité cette vie s'est éloignée dans une « image », et condamne réellement la jeunesse à une survie débordée de toutes parts. **Le jeune se déshabille à « l'image » parce que hors d'elle il est déjà nu.** Le spectaculaire *culte de la jeunesse* n'est pas la mise en avant d'une quelconque liberté plus grande en raison de la « puissance vitale » propre à cet age, mais l'incessant matraquage qui vise religieusement à séparé ce dernier de sa puissance propre, en la reléguant dans une marchandise.

Et le temps d'être jeune sera bien sûr beaucoup plus court d'avoir été acheté dans les supermarchés de *l'Empire ;* c'est pourquoi si souvent l'étudiant ne craint de vieillir qu'à l'aune du flétrissement dont il est toujours déjà l'objet.

C - Enfin l'étudiant de nos jours n'ignore évidemment pas les menaces qui pèsent sur sa retraite. Comment d'ailleurs le pourrait-il, lui qui depuis sa naissance passe un temps considérable devant ces écrans où des prêtres sans soutane[11] lui présentent la quasi inéluctabilité d'un tel futur « manque à gagner ». Mais tout vise ici à laisser penser qu'un tel « manque » n'existât jamais devant ça, lors même que maintenant c'est la vie qui s'est pleinement retirée de toute l'existence. De la naissance à la mort dans la guerre impériale

où nous sommes, la retraite est à présent devenue l'un des rares « états » qui nous soit permis, ontologiquement parlant, et essentiellement parce que nous n'avons guère voulu jusqu'ici reconnaître l'endémique réalité de cette guerre ; laquelle s'avère à proprement parler plus civile que sociale, en ceci au moins qu'au regard de sa décomposition actuelle plus rien ne vient garantir la survivance d'une quelconque société, sinon peut-être un ou deux souvenirs d'icelle et l'arrière-goût amer qu'ils nous laissent.

Entendons-nous bien, il ne s'agit pas de nier ici la lutte des classes, mais de saisir combien au point où nous en sommes le prolétaire[12] est partout présent, comme désœuvré.

Il est vain de regretter la société, aussi sûrement qu'il est vain de regretter la piètre indemnité vieillesse qu'elle garantissait. La disparition progressive de la sécurité sociale dans son ensemble n'est d'ailleurs rien plus que la disparition d'une illusion de mise en commun des « richesses », dont le réel objet fut toujours d'abord le maintien de l'ordre.

La sécurité sociale n'est pas moribonde, elle a seulement changé d'habit : elle porte le bleu marine : c'est dire qu'elle a adopté un uniforme plus adéquat à la désolation sociétale présente.

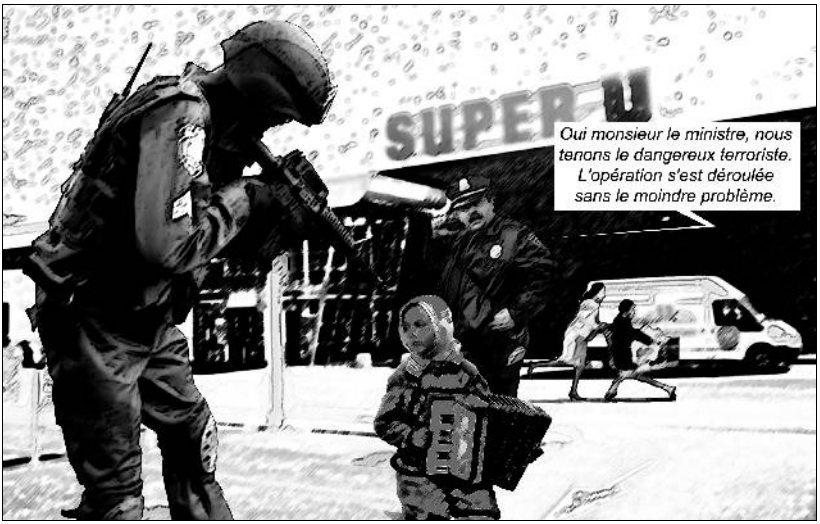
L'agonie du capitalisme a contraint *l'Empire* à manifester toujours plus visiblement sa nature essentiellement répressive, et cela depuis une quarantaine d'années environ[13].

La « crise » dont on nous beurre les oreilles depuis plusieurs mois ne date en effet pas d'hier, au contraire de ce que voudraient nous faire croire la domination et ses experts en communication. Elle a commencé au début des années 1970 et n'a jamais cessé depuis. Or le capitalisme a longtemps été la principale arme employée par *l'Empire* pour maintenir un certain ordre social : la multiplication des échanges abstraits et l'augmentation d'un pseudo-confort réellement empoisonné parvenait en effet à maintenir (plus ou moins) chacun dans une sorte de torpeur individualiste qui n'avait guère connu de précédents - *nous parlons bien sûr ici pour l'essentiel de l'occident et de ce qu'il est convenu d'appeler « les 30 glorieuses »*. L'arme capitaliste (libérale), donc, avait quelque efficacité[14] - même si cet « ordre » occidental se maintenait déjà au prix d'un immense désordre mondial -, et sa décomposition progressive est en partie au moins ce qui a contraint la domination à

employer plus qu'avant la police et l'armée, ainsi que toute une panoplie technologique de dispositifs voués au contrôle des « populations ».

Il est vrai que dans un univers où les vieillards eux-mêmes finissent par se mettre en grève – mais en grève de quoi ? -, et où des élèves de maternelles en arrivent parfois à brûler leurs écoles, **« l'État » devait nécessairement avouer combien il manque toujours d'humour face à ce qui échappe à son contrôle, et ce malgré le burlesque évident des situations.**

Il n'y a d'ailleurs maintenant plus très loin à ce que les gérontes, les vioques, les grisons, les ancêtres, les vieux, les gâteux et avec eux les mioches, les gamins, les lardons, les chiards, les marmots et les mômes de tout poils se joignent aux débordements émeutiers qui se multiplient sans cesse autour du globe. Il y a même fort à parier qu'ils s'y emploieront plus tôt et munis d'une conscience des enjeux plus aiguë que celle des universitaires, tout particulièrement si ces universitaires sont des professeurs – **l'époque n'a donc pas fini de prêter à rire.**



II

L'un des principaux « signes » du flétrissement de la condition étudiante est le mépris grandissant que *l'Empire* porte à cet être essentiellement méprisable qu'est le professeur. Si il y a quelques dizaines d'années encore le professeur pouvait se targuer d'appartenir à la « classe » dite des notables – et éprouver par cela même la reconnaissance qu'un État moderne libéral savait parfois encore accorder à ses plus zélés serviteurs - la maigreur actuelle de son salaire à elle seule aura suffi depuis à le reléguer aux portes de la classe plébéienne. **Aussi, en tant que nul plus que le professeur ne croit en la probe nécessité du salaire comme juste récompense d'un travail fourni, celui-ci ne parvient plus guère à se cacher la misère de son propre savoir.** Cette soudaine « connaissance » n'est pas moins vraie de lui être venue en conscience par un chemin mensonger : grandeur quantitative du salaire = grandeur qualitative du travail fourni. Bien au contraire, la misère même du raisonnement qui l'a conduit à cette vérité confirme au plus haut point cette vérité, et le condamne à souffrir des moqueries légitimes du moindre cancre de collège. Qui, en effet, à part l'étudiant, pourrait plus longtemps continuer de croire qu'un tel être *immanéantisé* sur l'autel impérial, *clonifié* comme professeur, méritât encore un quelconque respect ou l'écoute attentive de son fastidieux discours.

L'un des moments au cours duquel le professeur ne manque jamais de prouver positivement sa nullité concrète, dans la non-vie réellement citoyenne[14] où il prend position, est ce moment particulier où généralement il abandonne une contestation, dès lors qu'à ses yeux celle-ci commence de déborder les normes autorisées par *l'Empire*. **Mais c'est que le professeur n'est plus en mesure de négliger ceci que la domination le paie** (pour combien de temps ?) **plus pour sa soumission que pour son savoir.**

> N'a-t-on pas pu, récemment, lors des grèves et des blocages d'universités contre la L.R.U. et la *masterisation*, entendre un ministre ouvertement menacer de supprimer les salaires des quelques professeurs assez réticents à rejoindre les gibets de la norme. Il y a d'ailleurs fort à parier qu'il ne s'agissait aucunement là d'une menace en l'air : la paranoïa du biopouvoir ne lui offre pas de s'embarrasser des

quelques bienséances dont le seigneur féodal pouvait encore s'autoriser. Personne ou presque dans *l'Empire* ne doit échapper au contrôle, et qui ne se sera pas auto-policé, clonifié, devra bientôt tâter du violent *biobaton* du biopouvoir, icelui connaît de nombreuses formes.

Que le professeur soit de plus en plus souvent désigné comme enseignant, tant par lui-même que par les médias et la domination dans son ensemble, en dit assez long sur ce qu'il s'agit de dissimuler de son rôle véritable. On sait depuis longtemps que l'une des ruses de la novlangue spectaculaire consiste à garder le nom d'une chose quand cette chose même a disparue, ou inversement à le modifier quand pourtant elle persiste. Le professeur est devenu l'enseignant parce qu'il est plus nécessaire que jamais, pour *l'Empire*, de laisser entendre qu'il est *celui qui fait connaître*, *celui qui donne à savoir et du savoir*, quand il est en réalité pour l'essentiel cet homme ou cette femme qui professe la « parole » impériale. Et c'est cette pleine soumission à *l'Empire* qui le rend si pleinement méprisable et fort logiquement méprisé par cet *Empire* même, entre autres.

Aussi sûrement que le journaliste, le professeur est un prêtre qui s'enorgueillit sans cesse d'être laïque. Mais c'est justement parce qu'il est celui dont l'un des rôles majeurs est d'enceindre religieusement tout ce qui s'était d'abord présenté à nous comme une liberté : **sa foi quasi intégriste en la laïcité est précisément ce qui la transforme en religion.**

Quant à l'étudiant, en particulier dit « de gauche », il adhère en zélé séminariste à cette foi, avec tout l'aplomb d'un simple d'esprit bienheureux de pouvoir se rendre au *royaume des creux*. S'il exprime sans hésiter son mépris pour les religions, et surtout pour le christianisme, c'est parce qu'il ignore encore ceci que ses propres icônes sont souvent bien loin du sublime de certaines autres, plus chrétiennes celles-là, ou plus musulmanes ou plus protestantes, etc... **Si par bonheur tous les panthéons ne sont pas rue Soufflot, ni non plus au Vatican ou à la Mecque, ils ne sont heureusement pas toujours non plus un zénith une fac ou un stade de france.**

Un autre « signe » évident des conditions décrépies où l'étudiant vivote est dans l'architecture des espaces qu'il doit fréquenter, et d'abord bien sûr celle de son université. Cette dernière, en effet, outre qu'elle peut être une ancienne bâtisse militaire, comme à Saint-

Étienne, s'avère assez généralement conçue pour n'être qu'un non-lieu aussi policé qu'un passage piétons, où l'urgence éprouvée de devoir en sortir au plus vite recale d'emblée la possibilité de rencontrer quiconque. **Hors de l'amphithéâtre**[15]**, nul terrain démobilisant ne doit surgir.** La gestion policière des flux, qui s'est depuis longtemps emparée de nos villes, devait nécessairement finir par pénétrer les facs.

> Le meilleur moyen d'échapper à un tel dispositif de contrôle dans les universités n'est pas la seule grève, qui s'avère vite insuffisante, mais la ré-appropriation et la transformation des lieux par ses occupants actifs durant la grève – le blocage n'étant que le nom attribué par l'habitude à une telle pratique.

Avec l'assistant social et l'artiste, l'urbaniste et l'architecte séparés ont tout de la meilleure des polices.

L'accélération des flux, en partie provoquée par la disparition de lieux réellement habitables[16], n'en est cependant pas encore à être abhorrée par l'étudiant, malgré les inévitables souffrances « psychiques » engendrées par une telle accélération – et il se précipite chez le psychologue, ce néo-flicaillon des âmes[17].

Rien, pour l'étudiant – comme pour beaucoup d'autres -, n'est pratiquement habitable, pas même son logement, dont la taille est assez ordinairement proportionnelle au respect qu'on lui porte : insignifiante, et néanmoins coûteuse. Si un tel confinement lui permet à loisir de branler le joystick de sa playstation, il ne va pas toutefois jusqu'à lui offrir de convenablement recevoir ses ami.e.s. **L'étroitesse de son studio condamne invariablement l'étudiant à végéter dans d'aussi étroites « aventures » amicales et amoureuses ; mais n'ignorant pas la brièveté de sa condition, il prend son mal en patience et se flatte aussitôt de la grandeur provisoire de sa liberté sexuelle, laquelle a la plupart du temps tout d'un simple regard jeté sur un film porno**[18]**.**

Dans le bistrot de ses samedi soirs à *saoulitude* l'étudiant peut bien faire encore quelques rencontres, et les fêter joyeusement ; il ne continue pas moins d'éprouver l'amertume d'une solitude toujours plus profonde, en particulier parce qu'il croît que l'amour à ses lois. **Or si le beau jeu de l'amour libre et des affinités diverses a ses règles, il ignore toutes lois.** En sorte que celui-ci qui peut se

féliciter de multiplier les « conquêtes », comme aime si souvent de le faire l'étudiant, n'est pas plus nécessairement dans une réelle liberté amoureuse que celui-là qui peut se vanter d'être infailliblement fidèle.

Un libre jeu n'existe en effet que de n'être soumis à rien, sinon aux règles créées par les joueurs eux-mêmes: c'est l'échalas sur lequel repose toute autonomie concrète, et conséquemment toute communauté autonome.

« L'inhumanité » de l'urbanisme en général est à l'origine de « l'inhumanité » des modes de communication actuels. Aussi sûrement que nos villes sont à présent conçues pour le seul passage d'êtres néantisés comme flux, et contrôlés par des caméras, les télécommunications sont des dispositifs d'anéantissement de la parole comme flux, et contrôlée par des mouchards. **Les corps et les mots ne laissent plus guère de traces que numérisés pour la police.** Mais bien souvent l'étudiant ne voit là qu'un jeu, et il est ***M**ort**D**e**R**ire*.

Un dernier « signe » de la grandeur de sa misère, puisqu'il nous faut faire court afin de ne pas trop lasser l'illettrisme de l'étudiant,

est justement visible dans la manière dont il aime d'ériger son ignorance première en intelligence dernière. **L'étudiant se flatte en effet de cracher sur tout ce qu'il ne comprend pas, la plupart du temps en le qualifiant d'intellectualisme.** Or l'intellectualisme, en tant que expression de la fausse conscience, est toujours le privilège des cuistres, iceux ont pour unique talent cette pleine maitrise de la phraséologie médiatico-impérialiste qui leur permet justement d'ériger leur ignorance en intelligence, et par là même de se faire comprendre des étudiants. N'est-ce pas d'ailleurs parmi ces derniers que vont naître les nouveaux BHL ou les derniers sociologues à la mode.

> Pour ce qui est des sociologues, il est d'ailleurs intéressant de noter ceci que beaucoup d'entre eux finissent par trouver un emploi de *conseiller en management* pour de grandes entreprises telles que France Télécom ou Renault : **nous savions déjà que *la sociologie était un sport de combat*, nous savons maintenant qu'il invite au suicide.**

La communication séparée, déshumanisée, oriente vers la consommation de diverses drogues l'étudiant conscient qui veut retrouver la possibilité de partager une parole et un langage véritables. **Mais la plupart de ces drogues sont également falsifiées d'être toujours fabriquées au cœur même du système mafieux impérial, comme d'ailleurs la presque totalité des aliments présents.** Le cannabis, par exemple, qui offrait encore d'ouvrir les esprits en 1968, dut subir une telle transformation par la suite qu'il n'est plus aujourd'hui qu'une contrefaçon vouée à endormir ces mêmes esprits. **Le faux fait loi partout où l'industrie règne en maître.** Nous pouvons encore, évidemment, dénicher ça et là quelques bons « produits », mais toujours plus difficilement à mesure que la marchandise étend son emprise. Le capitalisme est avant tout le monde frustrant de la fausse abondance, ou de l'abondance de n'importe quoi, ce qui est bien notoirement similaire, et similaire d'abord en tant que surabondance réel du manque.

Et c'est parce que l'étudiant survit à plein régime, comme tant d'autres, dans ce régime du manque qu'il consent à avaler tous les n'importe quoi vendus par *l'Empire*, du hamburger aux déblatérassions débiles des journaleux et des « spécialistes » en tous genres. Il lui faut nécessairement boire avec avidité leurs frauduleux

discours dès lors qu'il espère, sinon leur entière reconnaissance, au moins l'amoindrissement de leur mépris. Comment parviendrait-il autrement à ériger son ignorance en intelligence, lui qui est si méprisé par ces prêtres, et qui doit gagner sans cesse leur assentiment pour apparaître à la même place qu'eux.

L'intelligence de l'étudiant s'interrompt là où commence la démesure imbécile de son ambition sociale ; laquelle ambition n'est plus que le vieux rêve usé de tous ceux qui ignorent encore la faillite intégrale de la société. **La *fin de l'Histoire* est ce mensonge qui veut cacher combien en réalité nous sommes engagés sans retour à présent dans l'Histoire de la fin d'une civilisation.** Il ne tient qu'à nous d'en sortir par le haut, non par un retour en arrière, de toutes façons illusoire, mais en refusant radicalement aussi bien les conditions présentes et celles que *l'Empire* nous prépare pour demain, afin au moins de maintenir sa domination.

L'abolition du travail, de l'argent, de l'État et de toutes les hiérarchies, la suppression des prisons, bref, l'anéantissement du néant, n'est pas plus aujourd'hui qu'hier une affaire d'opinions, mais l'exigence toujours déjà légitime de ceux qui désirent vivre d'une vie poétique, donc libre, absolument.

III

Après une longue période de sommeil léthargique et de contre-révolution permanente, s'esquisse, depuis quelques années, une nouvelle période de contestation dont la jeunesse semble être la porteuse. Mais l'Empire, dans la représentation qu'il se fait de lui-même et de ses ennemis, impose ses catégories idéologiques pour la compréhension du monde et de l'histoire. Il ramène tout ce qui s'y passe à l'ordre naturel des choses, et enferme les véritables débordements où son effondrement s'annonce dans le cadre restreint de ses catégories illusoires. Mais la révolte de la jeunesse contre le mode de vie qu'on lui impose n'est, en réalité, que le signe avant-coureur d'une subversion plus vaste qui englobera l'ensemble de ceux qu'écœurent toujours plus profondément l'impossibilité de vivre, le prélude à la prochaine époque insurrectionnelle[19].

Dans cette histoire, il appartient aux étudiants de faire de chaque dépression une grève, de chaque solitude un « blocage », et de chaque désœuvrement une insurrection. **Une indépendance réelle des universités commence là seulement où commence aussi d'apparaître de telles frondes.** Il en va bien de même pour tous les autres « corps sociaux ». **Refaire le procès de l'époque où nous sommes reviendrait à lui accorder encore des mérites qu'elle n'a pas ; tout la condamne immédiatement.** Le réel mérite au contraire de quelques étudiants, durant les luttes de 2009, ne fut pas seulement d'avoir su occuper des universités dans la durée, mais aussi et surtout d'avoir su profiter d'une telle durée pour commencer d'oublier les revendications partielles, les corporatismes, les vieilles lunes réformistes, au profit d'une réflexion plus large, laquelle devait nécessairement tendre vers ce qu'exige réellement la situation réelle : une condamnation de *l'Empire* dans son ensemble.

Ceux qui n'entendent pas la violence tyrannique des temps ne verront dans nos mots qu'un appel à la violence gratuite, nous n'écrivons pas pour eux ; **la légitimité de notre violence est immense, parce qu'elle est à la hauteur de la violence que nous impose *l'Empire*.**

Rien ne doit plus nous venir du ciel que le soleil ou les intempéries, tout le reste en découle.

22 octobre 2009

De l'éternelle présence des ectoplasmes en milieu universitaire constant

racontée en douze thèses approximatives

« Ici il convient de laisser tout soupçon, toute lâcheté ici doit être morte. Nous sommes venus au lieu que je t'ai dit, où tu verras les foules douloureuses qui ont perdu le bien de l'intellect. »
Dante Alighieri, *L'Enfer.*

1 - **Parmi toutes les fausses consciences dont notre époque est remplie, celle de *l'anti-bloqueur* étudiant peut toujours encore se flatter d'être en première ligne.**

2 - *L'anti-bloqueur* n'étudie jamais rien : s'il étudiait ne serait-ce qu'un peu, il s'exposerait nécessairement au risque de découvrir avec effroi tout l'effroyable de sa condition particulière – en quoi son étonnante lâcheté lui recommande invariablement de s'en tenir à sa position d'élève. A son age !

3 - Comme éternel élève de ses maîtres, *l'anti-bloqueur* ne veut pas s'élever – sinon « socialement » -, et comme simple usager des bancs de son université, il veut pour tout potage consommer des diplômes.

4 - Que ces diplômes viennent seulement valider la grandeur de son ignorance, cela *l'anti-bloqueur* étudiant l'ignore. Aussi ne se lasse-t-il jamais sans le savoir de se féliciter souvent d'une telle ignorance.

5 - Mais c'est que se féliciter, pour *l'anti-bloqueur*, relève bel et bien du plus haut degré d'accomplissement possible. Sa méprise à cet endroit ne manque pas de le faire justement moquer même par le plus méprisé des invités dans un diner de con.

6 - Parmi les qualités diversement misérables que cependant *l'anti-bloqueur* étudiant se targue de posséder avec fierté, l'une des plus remarquables est encore sa spectaculaire capacité d'adaptation à toutes les horreurs de son temps. Or en effet nulle autre qualité ne

pourrait mieux convenir à cet homme-sans-qualité qu'est réellement *l'anti-bloqueur* étudiant.

7 - *L'anti-bloqueur* découvre toujours déjà trop tard à quel point l'adaptabilité dont il est si fier n'est rien plus que la principale « vertu » des esclaves. Le seul fait que la possession d'une telle « vertu » lui soit sans cesse recommandée par ses maîtres suffit d'ailleurs à le démontrer.

8 - En tant qu'esclave, *l'anti-bloqueur* n'envisage guère le général que par le prisme usé de sa condition particulière : d'où ceci qu'il confond l'ensemble et la partie, la maladie et le symptôme, le temps et l'horloge, la vie et la mort, et vice versa.

9 - Même les beuveries auxquelles s'adonne encore parfois l'étudiant *anti-bloqueur* ont le goût amer d'un repas de noël dans une maison de retraite. Mais le retraité sait au moins ceci que le vin qu'on lui donne est falsifié.

10 - *L'anti-bloqueur* est cool : entendez par là qu'il emploie toute sa rigueur à répéter à l'identique le discours de ses maîtres.

11 - L'incohérence imbécile de *l'anti-bloqueur* étudiant est particulièrement visible à ceci qu'il est parfois pour la grève ; laquelle grève à ses yeux a bien sûr toujours pour objet le maintien de l'ordre.

12 - C'est à la façon mucilagineuse dont *l'anti-bloqueur* étudiant lèche des bottes que nous le savons avec certitude fort ectoplasmique. Mais rappelons-le, *on ne tire pas sur un ectoplasme, on l'écarte pour dégager la cible*.

Notes

1 – L'anti-racisme et l'anti-fascisme sont les deux principaux dadas pseudo-politiques de l'étudiant, en tant d'abord qu'ils sont depuis 1981 surtout, avec l'anti-homophobie, les deux dernières « luttes » possibles d'une gauche qui n'a plus pour objet de renverser radicalement le capitalisme. Cet abandon par la gauche officielle de la lutte des classes et de la guerre sociale en générale date en réalité de l'immédiate après deuxième guerre mondiale, et d'un compromis passé entre cette gauche et le général De Gaulle. Nous avions aussi pu constater lors du front populaire qu'une gauche « de pouvoir » n'a jamais été très encline à l'insurrection. Mais c'est bien à partir de la présidence de François Mitterrand qu'un tel abandon s'est trouvé officiellement admis et appliqué pleinement, comme dispositif proprement gouvernemental. Sans quoi les Jack Lang, Kouchner et toute la clique des « nouveaux philosophes » autodéclarés anti-totalitaires et réellement totalitaristes auraient eu plus de mal à se faire une place.

2 - « Il existait toute une suite de départements spéciaux qui s'occupaient, pour les prolétaires, de littérature, de musique, de théâtre et, en général, de délassement. Là, on produisait des journaux stupides qui ne traitaient presque entièrement que de sport, de crime et d'astrologie, de petits romans à cinq francs, des film juteux de sexualité, des chansons sentimentales composées par des moyens entièrement mécaniques sur un genre de kaléidoscope spécial appelé versificateur.. » Georges Orwell, *1984*.

3 – Le petit succès du NPA (Nouveau Parti Anticapitaliste) ne s'explique pas par l'existence d'une nouvelle jeunesse pressée de renverser concrètement le capitalisme, mais bien plutôt par le fait que cette jeunesse désœuvrée trouve là de quoi rejoindre les rangs de la norme impériale sans avoir à trop s'y sentir honteuse. Elle peut même s'y offrir le petit frisson bien « bourgeois » d'y apparaître en rebelle, c'est-à-dire publicitairement. Le NPA est le dernier néant à la mode – en quoi nous savons d'ores et déjà que sa « vie » (du moins son petit succès d'estime) sera brève, comme celle de n'importe quelle autre mode. Le rôle momentané du NPA au sein de la « civilisation » du spectacle consiste exclusivement à confisquer un temps les enfants perdus nés de cette même « civilisation », afin d'empêcher que leur désœuvrement trouvât ailleurs un emploi plus juste, plus insurrectionnel.

4 - Dante alighieri, *L'Enfer*.

5 – Entre autres marchandises qui nous mobilisent inlassablement, la voiture a pour elle d'être le boulet de canon dont Haussmann lui-même n'osait pas rêver. Précisons cependant ici ceci que le « vélib », dont l'étudiant, après ce que nous venons de dire, ne manquera pas de vanter les incroyables mérites, n'a pas été installé dans nos villes pour y supprimer la circulation des voitures, il y a loin. Le « vélib » a bien plutôt pour objet, d'abord, d'augmenter cette circulation en supprimant un grand nombre de places de parking pour les véhicules motorisés, ensuite, d'empêcher la formation des barricades dans les rues de nos cités. Il est en effet ô combien plus facile de créer rapidement une barricade dans une rue où des voitures sont plantées sur le bas-côté que là où nous n'y trouvons plus que de ces fameux « vélibs ». En dernière analyse, le « vélib » est un petit frisson écolo-rebelle pour bobos minables en manque d'air, iceux bobos n'en sont pas à un mode d'élimination près de ce qu'ils prétendent aimer avec enthousiasme : « le milieu populaire ».

6 – L'adolescent est une catégorie particulière inventée par le capitalisme. Il n'existait pour ainsi dire pas avant les années 60, années durant lesquelles l'extension rapide de la marchandisation exigea l'apparition d'un nouveau type de consommateurs, plus malléable : quelques publicités marchandes et un James Dean auront presque été suffisants pour inspirer

aux 12-18 ans un tel sentiment d'appartenance catégorielle. L'adolescence, pour la domination marchande, se devait d'être rebelle (*without a cause*) et, plus spécifiquement, en opposition aux pères, sans quoi ces derniers eurent continuer de limiter « autoritairement » sa consommation. Du rock'n roll aux yéyé, des Beatles à Johnny Halliday, c'est tout un spectacle de la rébellion et son corollaire industriel marchando-culturel qui apparurent, jusqu'à ce que l'abrutissement des « ados » et aussi bien des pères (ces anciens adolescents) soient tels qu'il en devint possible de continuer à leur vendre n'importe-quoi sans qu'y soit encore nécessairement accolé l'image de la rébellion.

7 – Concrètement, il n'est pas difficile de constater cette équivalence partout sur internet : il suffit d'aller sur google vidéo, par exemple, pour voir à quel point n'importe quelle image s'avère abstraitement égale à n'importe quelle autre – en quoi elles révèlent toutes aussitôt leur véritable « nature » de marchandises, payées par des publicités.

8 – Le geek est assez souvent le résultat mortifié d'une telle solution, qui ne peut guère offrir d'autre « choix » que cette isolement et cette fuite dans le « virtuel » dont il est l'objet. Le geek est toujours, en dernière analyse, un absurde suicidé social. La conscience bien réelle qu'il a de la catastrophe mondiale le pousse à se replier sur lui-même, comme auto-mutilé cybernétique.

9 - Dante alighieri, *L'Enfer.*

10 – Qu'aurait-il donc encore à étudier, lui qui n'espère rien plus qu'offrir son incompétence à la guerre économique mondiale.

11 – Nous entendons par là « des journalistes ».

12 – Le prolétaire n'est pas seulement celui qu'on a séparé des moyens de production qu'il emploie, mais aussi bien, et surtout, celui qu'on a dépossédé de tout savoir-faire particulier – en quoi nous pouvons aujourd'hui en effet rencontrer des prolétaires dans toutes les classes sociales. Le prolétariat est donc présentement partout, et partout comme classe insurrectionnelle par excellence dès l'instant qu'il commence d'y découvrir de quoi employer pratiquement le désœuvrement qui lui est propre.

13 – Il importe toutefois de préciser ceci que cette efficacité était en partie due au fait que le capitalisme pouvait encore s'associer d'anciens savoirs-faire principalement issus d'un artisanat qu'il n'a pourtant jamais cessé de déconstruire. Mais c'est que l'employé idéal du capitalisme est le prolétaire, cet être corvéable à merci et au moindre coût, justement parce qu'il est dénué de tout savoir-faire particulier.

14 – Le citoyen n'est jamais un être singulier, c'est-à-dire un être écœuré, qui assume ce qui le traverse autant que ce qu'il traverse, et *idiosyncrasiquement*. Le citoyen est toujours un clone de *l'Empire*, reconnaissable à ceci qu'il ne s'exprime qu'à l'intérieur de la novlangue de ce même *Empire*, par quoi j'entends au cœur des catégories duales spécifiées par la magie noire du Spectacle, et dont la dualité est un simulacre : gauche/droite, public/privé, P.S./U.M.P., N.P.A./F.N., démocratie/dictature, axe du bien/axe du mal, mondialisation/alter-mondialisation, etc...

15 – L'amphithéâtre est ce temple au sein des seins duquel l'étudiant doit mobiliser son attention dans un silence religieux, afin d'enregistrer religieusement les différents sermons de ses professeurs.

16 – Et inversement : c'est aussi l'accélération des flux qui a provoqué la disparition des lieux habitables.

17 – On en trouve, bien sûr, parmi les étudiants, deux ou trois qui sont méfiants à l'égard du condé des « psychés » ; mais c'est trop souvent d'avoir lu Gilles Deleuze et d'y avoir vu une issue possible, des points de fuite, iceux points de fuite auraient même quelque chose de profondément subversif. Or tout ou presque de ce que Deleuze a envisagé pour subvertir « l'ordre établi » a été établi par cet ordre. Aucun point de fuite, aucun nouveau flux ne viendront subvertir *l'Empire* des points de fuite et des flux. Que Gilles Deleuze soit principalement enseigné et adulé dans les grandes universités états-uniennes et anglaises en dit déjà beaucoup sur la réalité pro-capitaliste de sa pensée conceptuelle, quelque soit par ailleurs le talent que nous pouvons lui reconnaître.

18 – Quoique les étudiantes soient sans doute ici moins concernées que leurs coreligionnaires masculins.

19 – Léger détournement d'un passage du « De la misère... ».

Aucune gauche officielle même officiellement décomplexée ne peut être une « alternative » à la droite, qu'icelle droite se prétende à son tour décomplexée ou non. L'objet du pouvoir est toujours uniquement le maintien de l'ordre, l'entretien de la norme et l'épuisement des puissances de vie qui « l'entourent ».

Ce texte peut-être librement reproduit, partiellement ou en totalité, même sans indication d'origine. La lutte contre la propriété privée, intellectuelle ou autre, est l'une de nos principales forces de frappe contre la domination impériale présente.